

Mon île de pain d'épice

J'étais incapable de bouger, paralysé de stupeur. Seules mes paupières clignaient. Je fermais les yeux, les rouvrais, encore et encore. Non, je ne rêvais pas. Elle était bien là. L'Île ! Jamais je n'aurais cru cela possible. Soudain, ma vision basculait de nouveau, des points dansaient sous mes yeux, comme si le prix de cette vision m'avait coûté ce qu'il restait de ma force.

L'île disparut, sous mes yeux, dans mes yeux. Encore. Et toujours. Le pavé dur de la réalité me fit face. Le froid aussi, qui me faisait l'effet d'une gifle froide sur mes joues. Le quartier hésitait à m'accueillir, dans ses allures de ghetto vespéral, il n'était d'aucune pitié pour les jeunes en fugue comme moi. Rien que le vent, le froid et les regards anxieux des travailleurs en retard.

Ça faisait bien une demi-journée, songea l'adolescent avec un sourire moqueur, la dernière fois, il n'avait mis que trois ou quatre heures à le ramener de force chez ces abrutis de Gagnon qui étaient aussi ridicules et ordinaires que leur patronyme !

Sur un coup de vent, il entendit la sirène de la police. Il se doutait que sa présence finirait par se faire remarquer. Il s'était demandé durant quelques instants si ces imbéciles en tailleur des services sociaux n'allaient pas désespérer sur son cas et finir par l'abandonner à la rue, où il deviendrait sans doute junkie, voleur ou bien assassin. Bref, un métier qui ne nécessiterait pas de diplôme d'études secondaires.

L'adolescent releva la tête, la voiture s'arrêta devant lui, évidemment que c'était pour lui qu'ils étaient là. Ses longues boucles brunes lui couvraient les yeux et il croisa les poings en signe de révolte.

— C'est bon, on a retrouvé le jeune de 14 ans qui était en fugue, annonça le policier dans son talkie-walkie noir.

Et là mon regard sombra à nouveau, je me sentis frémir d'excitation, la rue disparaissait et les policiers... je revenais sur mon Île, mon Île à moi. Une maison chaleureuse se dressait devant moi, c'était notre chalet dans les montagnes. Le chalet de tous mes Noëls. L'odeur du pain d'épice me

remplissait de bonheur, lentement, je marchais la longue allée menant à la maison, à mon foyer. Dans la peur que courir n'arrête tout. De brusquer mon bonheur et que celui-ci ne prenne peur...

Je me tortillais dans le bureau de la psychologue, elle me fixait d'un air suspicieux, comme si j'allais commettre un crime comme la voler ou l'assassiner.

- Des 0 à tous tes examens, trois fugues en un mois, des comportements violents et les Gagnon disent que tu as eu plusieurs fois des absences, où tu ne faisais que murmurer des trucs incohérents, c'est très inquiétant, mon petit Jérémy.

L'adolescent aux yeux sombres la fixa avec un air neutre, apparemment, c'était une tactique des psychologues pour les faire parler, énumérer tous les méfaits et problèmes pour les inciter à réagir. Mais, ça ne faisait que lui rappeler que la vie c'était juste une mauvaise blague, fait par quelque Dieu cruel.

- Je veux voir mon père, lança tout simplement l'adolescent en fixant avec colère la psychologue.

Celle-ci détourna les yeux, mal à l'aise, dans son tailleur bleu marin et ses escarpins de velours.

- Nous en avons déjà parlé la dernière fois, Jérémy, ton père... ton père n'existe plus vraiment, ce n'est plus lui, tu comprends ?
- Je veux voir mon père. Se borna l'adolescent en fronçant les sourcils et serrant les poings.
- Jérémy, je ne sais plus comment te le dire, ton père est responsable de la mort de ta mère...
- Non ! riposta Jérémy en se levant brusquement...

Le vide l'engloutit d'un coup sec, il plongea au fond de lui, de ses souvenirs... l'île apparut, là, avec son chalet trônant au centre. Il courut vers la porte d'entrée et l'ouvrit. L'odeur du pain d'épice de sa mère vint lui serrer le cœur et les larmes coulaient malgré lui le long de ses joues. Et là, il se vit, quand il était encore un gamin, innocent, dans les 8 ou 9 ans, plein de doutes sur l'existence de ce fameux père Noël. Sa mère préparant le réveillon. Et son père en train de fumer, comme toujours avec sa pipe et son

journal. L'adolescent se laissa tomber dans un coin du mur et contempla, il contempla avec folie et envie, les souvenirs de sa propre enfance.

Jérémy rencontra le regard déçu des Gagnon, ceux-ci se désespéraient à essayer de le comprendre, mais comment le pourraient-ils, ce n'était pas eux qui devait accepter le fait que leur père dans un excès de folie et de paranoïa aiguë avait mis le feu à leur foyer, tuant leur mère par la même occasion. Ce n'était pas eux qui avaient un père en prison.

— Je veux voir mon père, lança l'adolescent avec défi avant de monter à sa chambre sous les regards éberlués des Gagnon.

Jérémy fixa le mur de sa chambre, blanc, vide parfait, comme le reste de ces gens, il aurait aimé voir des taches, des éclaboussures sur ce mur. Comme cela, il aurait pu aimer ce mur, qui lui aurait un peu ressemblé. Les éclaboussures, il en était couvert, il avait l'impression d'être une énorme éclaboussure.

Le blanc des murs. Tout cela lui tournait et lui perçait le crâne à coups de perfection. Enragé, il se leva d'un bond et l'âme en éclaboussure, il freina cette perfection sans repos... sur tout ce qui lui tombait sur la main, il mit le feu, dans sa rage froide, vide. Il voyait le deuil de sa mère partout, sur les oreilles, les rideaux, les murs, le plancher... tout mettre en feu...

L'île l'aspira de toute cette violence, elle le ramena, il vit de nouveau, la petite île, la neige brillait de mille feux, et son foyer au centre, l'odeur du pain d'épice, il pouvait rester là pour toujours...et ne jamais revenir, ça lui était égal...

Jérémy était assis sur son lit d'hôpital, il savait qu'il n'était pas dans un hôpital normal, les gens ici criaient, disaient des trucs étranges, un peu comme lui, apparemment. Et ils étaient une vingtaine à dormir dans cette espèce de dortoir blanc. Ici, tout était blanc...ou gris... mais ça lui faisait du bien, le gris...

Il avait un voisin de lit, c'était son père. Ils s'entendaient bien tous les deux, et son père lui avait même ébouriffé les cheveux comme lorsqu'il était un enfant. Mais la plupart du temps, son père disparaissait. Il devenait

quelqu'un d'autre, alors Jérémy se roulait en boule dans son lit et allait dans son île.

Son île à lui, il y allait sans cesse, là-bas, tout était parfait, les couleurs s'éclaboussaient et Jérémy s'y sentait bien.

Parfois, il invitait son père et ils y allaient ensemble, sur son Île, juste pour voir maman et sentir l'odeur du pain d'épice leur réchauffer le cœur...